

[Conférence à Cannes, le 8 juillet 2004]

Saint-Ex, un humaniste?

Il faut se méfier du mot «humanisme». Michel Foucault le rappelait, «il y a eu un humanisme qui se présentait comme critique du christianisme et de la religion en général; il y a eu un humanisme chrétien en opposition à un humanisme ascétique et beaucoup plus théocentrique (ceci au dix-septième siècle). Au dix-neuvième siècle, il y eut un humanisme méfiant, hostile et critique à l'égard de la science; et un autre qui plaçait [au contraire] son espoir dans cette même science. Le marxisme a été un humanisme, l'existentialisme, le personnalisme l'ont été aussi; il y eut un temps où on soutenait les valeurs humanistes représentées par le national-socialisme, et où les staliniens [eux-mêmes] disaient qu'ils étaient humanistes».¹

Ce mot d'humanisme ayant, en somme, servi à désigner, au cours de l'histoire, des positions aussi disparates, n'a-t-il pas perdu toute consistance? Ne devrait-on pas y renoncer?

Je ne crois pas du tout, pour ma part, qu'il faille y renoncer. Mais il est vrai que l'«humanisme» a grand besoin d'être mieux défini pour notre temps. Il faut en quelque sorte, «remplir le mot», selon une expression de Saint-Ex dans *Citadelle* : «Les mots essaient d'épouser la nature et de l'emporter. Ainsi j'ai dit «montagne» et j'emporte la montagne en moi avec ses hyènes et ses chacals et ses ravins pleins de silence et sa montée vers les étoiles jusqu'aux crêtes mordues par les vents ... mais ce n'est qu'un mot qu'il faut remplir». Or il me semble que ce qu'a fait entre autres Saint-Exupéry, c'est précisément de remplir le mot «humanisme». Ce que résume du reste avec bonheur la phrase suivante, dans *Citadelle* encore : «(...) Il convient en permanence de tenir réveillé en l'homme ce qui est grand et de le convertir à sa propre grandeur»².

Il n'est pas possible de rendre justice à ce thème dans l'espace d'une conférence. Ce qui frappe quand on relit Saint-Ex, c'est la richesse et la pertinence toujours accrue de ses idées, leur profondeur philosophique également, tout au contraire de l'impression que retiennent celles ou ceux qui ne l'ont lu qu'en surface. J'ai dû faire des choix, que j'espère représentatifs, tout en reconnaissant que d'autres s'imposeraient sans doute avec une égale force.

1/ Civilisation et solidarité

Dans *Lettre à un otage* (1943), Antoine de Saint-Exupéry raconte comment au cours d'un reportage sur la guerre civile en Espagne, il a été fait prisonnier par des miliciens anarchistes. L'ennui, l'angoisse et un dégoût profond devant l'absurde de sa situation s'effacèrent à la suite d'un «miracle très discret», suscité pas sa quête d'une cigarette auprès d'un de ses geôliers, en ébauchant un vague sourire. «L'homme s'étira d'abord, passa lentement la main sur son front, leva les yeux dans la direction, non plus de ma cravate, mais de mon visage et, à ma grande

¹ Michel Foucault, *Qu'est-ce que les Lumières?*, inédit in *Magazine littéraire*, avril 1993, p. 70.

² Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, respectivement p. 580-581; 552. (Nos références à Saint-Ex renverront toutes à cette édition.)

stupéfaction, ébaucha, lui aussi, un sourire. Ce fut comme le lever du jour. Ce miracle ne dénoua pas le drame, il l'effaça, tout simplement, comme la lumière, l'ombre. Aucun drame n'avait plus eu lieu. Ce miracle ne modifia rien qui fût visible. La mauvaise lampe à pétrole, une table aux papiers épars, les hommes adossés au mur, la couleur des objets, l'odeur, tout persista. Mais toute chose fut transformée dans sa substance même. Ce sourire me délivrait. C'était un signe aussi définitif, aussi évident dans ses conséquences prochaines, aussi irréversible que l'apparition du soleil. Il ouvrait une ère neuve. Rien n'avait changé, tout avait changé. (...) Les hommes non plus n'avaient pas bougé, mais, alors qu'ils m'apparaissaient une seconde plus tôt comme plus éloignés de moi qu'une espèce antédiluvienne, voici qu'ils naissaient à une vie proche. J'éprouvais une extraordinaire sensation de présence. C'est bien ça: de présence! Et je sentais ma parenté.»

Plus loin, Saint-Exupéry ajoute : «J'entrai dans leur sourire à tous comme dans un pays neuf et libre. J'entrai dans leur sourire comme autrefois dans le sourire de nos sauveteurs du Sahara. (...) Du sourire des sauveteurs, si j'étais naufragé, du sourire des naufragés, si j'étais sauveteur, je me souviens aussi comme d'une patrie où je me sentais tellement heureux. Le plaisir véritable est plaisir de convive. Le sauvetage n'était que l'occasion de ce plaisir. L'eau n'a point le pouvoir d'enchanter, si elle n'est d'abord cadeau de la bonne volonté des hommes. Les soins accordés au malade, l'accueil offert au proscrit, le pardon même ne valent que grâce au sourire qui éclaire la fête. Nous nous rejoignons dans le sourire au-dessus des langages, des castes, des partis.»³

Ce que Saint-Exupéry appelle «cette qualité de la joie» révèle la dimension la plus profonde de notre être : par delà les langages, les castes et les partis, par-delà toutes les différences, se découvre une solidarité humaine fondamentale. Cette joie n'est-elle pas, écrit-il, «le fruit le plus précieux de la civilisation qui est nôtre? (...) Respect de l'homme! Respect de l'homme!... Là est la pierre de touche! Quand le Naziste respecte exclusivement qui lui ressemble, il ne respecte rien que soi-même». Et plus loin : «Mais voici qu'aujourd'hui le respect de l'homme, condition de notre ascension, est en péril (...)»⁴.

Dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948*, dont l'unanimité s'explique en bonne part par les atrocités nazies justement, deux points sont particulièrement frappants : a) On y reconnaît que ce qui fonde l'égalité des droits humains et leur caractère inaliénable (littéralement : qu'on ne peut arracher à personne), c'est la dignité de *tous* les membres de la famille humaine sans exception.

b) On y reconnaît que le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde, c'est la dignité humaine.

Plus de cinquante ans plus tard, de tels propos n'ont pas pris une ride et s'avèrent plus pressants que jamais. Il n'empêche que ce qui frappe tout autant, ce soit leur inefficacité apparente. Le vingtième siècle s'est singularisé par l'étendue des meurtres, des génocides, des tortures perpétrés sous la caution d'idéologies et d'abstractions faisant fi des êtres réels. Le siècle

³ Antoine de Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, IV, in *Oeuvres*, op. cit., p. 401-402.

⁴ *Lettre à un otage*, op. cit., p. 402-403.

qui commence ne promet rien de mieux jusqu'à présent. «Le meurtre est la question», écrivait dès 1951 ce grand contemporain de Saint-Ex qu'était Albert Camus. L'infamante «logique» de l'exclusion crée des paradigmes à partir de définitions ou de conceptions à priori de «l'homme», appelées à légitimer une forme ou l'autre d'exclusion. Le nazisme en aura fourni la plus horrible illustration, mais il est loin d'être seul. «Aussi bien [pour citer à nouveau Camus], le nihilisme absolu, celui qui accepte de légitimer le suicide, court plus facilement encore au meurtre logique. Si notre temps admet aisément que le meurtre ait ses justifications, c'est à cause de cette indifférence à la vie qui est la marque du nihilisme»⁵.

Et comme en témoignent les catalogues d'atrocités répertoriées par Amnistie Internationale, les droits humains sont en réalité de plus en plus bafoués dans notre monde. Si les principes de la Déclaration continuent d'être violés dans plus de 140 pays et territoires, c'est que ces principes n'ont guère pénétré les consciences. Comment y remédier?

Je pense qu'une perspective comme celle de Saint-Exupéry peut réellement aider à y remédier. C'est dans cet esprit que je tente d'explorer brièvement avec vous ce soir son humanisme. Il n'existe pas d'œuvre aussi universellement appréciée sur tous les continents et dans toutes les langues modernes que *Le Petit Prince*. Aucun écrivain français n'a jamais aussi profondément touché autant d'êtres humains, toutes cultures confondues. Or l'œuvre entière de Saint-Ex est très cohérente, nous le verrons d'ailleurs. C'est assez dire l'universalité de ses idées et l'espoir qu'elles permettent.

«Respect de l'Homme! Respect de l'Homme [répète-t-il dans la *Lettre à un otage*]... Si le respect de l'homme est fondé dans le cœur des hommes, les hommes finiront bien par fonder en retour le système social, politique ou économique qui consacrera ce respect. Une civilisation se fonde d'abord dans la substance. Elle est d'abord, dans l'homme, désir aveugle d'une certaine chaleur. L'homme ensuite, d'erreur en erreur, trouve le chemin qui conduit au feu»⁶.

2/ La quête de sens

La dimension contemplative de l'existence, la quête de sens, ne sont jamais loin chez Saint-Ex, même s'agissant d'action et de technique, dans *Terre des hommes* (1939) par exemple : «L'avion est une machine sans doute, mais quel instrument d'analyse ! Cet instrument nous a fait découvrir le vrai visage de la terre». «La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais, pour l'atteindre, il lui faut un outil. (...) L'avion mêle l'homme à tous les vieux problèmes». «Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. Nos courses d'avions n'ont point d'autre sens. Celui-là monte plus haut, court plus vite. Nous oublions pourquoi nous le faisons courir»⁷.

Et dans *Le Petit Prince* (1943) : «Les hommes, dit le petit prince, ils s'enfourment dans les rapides, mais ils ne savent plus ce qu'ils cherchent. Alors ils s'agitent et tournent en rond...

Et il ajouta : «Ce n'est pas la peine...»⁸.

⁵ Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951; «Folio», 1996, p. 17 et 19.

⁶ *Lettre à un otage*, op. cit., p. 404.

⁷ Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, in *Œuvres*, op. cit., p. 171; 139; 169.

⁸ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, in *Œuvres*, op. cit., p. 482.

La capacité d'émerveillement et d'interrogation est particulièrement évidente chez l'enfant -- «que l'on embrasse avant de s'endormir et qui résume le monde», selon la formule magnifique de *Citadelle*⁹ -- dans son regard lumineux et créatif à la fois. Il voit bien le serpent boa digérant un éléphant, là où l'adulte endurci ne voit qu'un chapeau. «Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications», lit-on à la deuxième page du *Petit Prince*. Saint-Exupéry suggère ainsi que le regard de l'enfant pressent déjà le visage plus profond de la réalité. Il ne dit pas que son regard se porte vers une autre réalité, dans une autre direction. C'est bien au contraire de ce monde-ci qu'il s'agit pour commencer, de celui que nous voyons de nos yeux et pouvons toucher de nos mains. Même l'immédiat que nous avons sous les yeux devient vite transparent pour les yeux qui savent interroger. Les choses perdent alors l'aspect banal ou évident que leur prêle malheureusement la familiarité, ce que Baudelaire appelle à juste titre «le très grand vice» de la banalité (*Salon de 1859*, IV). «Il est tout à fait d'un philosophe, ce sentiment : s'étonner. La philosophie n'a point d'autre origine (*archê*)», écrivait Platon dans le *Théétète* (155 d), énonçant ainsi pour la première fois ce qui deviendra un lieu commun. La tradition authentique ne fut jamais la transmission d'un savoir tout fait, mais bien celle de l'étonnement fondateur dont les anciens Grecs fournissent dans l'histoire l'exemple inégalé: «Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants: un Grec n'est jamais vieux! (...) Vous êtes tous jeunes par l'âme», déclare le prêtre égyptien du *Timée* de Platon.¹⁰

L'étonnement désarçonne, déracine, déränge au départ. Il semble faire d'abord de celle ou de celui qui le pratique un être étrange, une sorte d'exilé dans le monde et dans la vie. Dans la mesure où nous sommes capables d'étonnement, nous semblons venir d'une autre planète, à l'instar du *Petit Prince*. Le monde familier qui avait semblé évident ne l'est plus de la même manière et n'a plus la même validité apparente; les choses immédiates perdent ce caractère ultime que nous leur accordions faussement et nous voyons le monde comme bien plus profond, plus ample et plus mystérieux. L'étonnement donne à sentir combien est admirable qu'il existe espace, temps, lumière, air, mer et fleur, voire pieds, mains et œil, et peut-être avant tout le «luxé véritable» des relations humaines, que figurent à leurs sommets la rose (l'amour) et le renard (l'amitié) dans *Le Petit Prince*.

D'aucuns, en revanche, sont, il est vrai, incapables d'étonnement. Ainsi ce «mort vivant» dont parle Einstein: «J'éprouve l'émotion la plus forte devant le mystère de la vie. Ce sentiment fonde le beau et le vrai, il suscite l'art et la science. Si quelqu'un ne connaît pas cette sensation ou ne peut plus ressentir étonnement ou surprise, il est un mort vivant et ses yeux sont désormais aveugles».¹¹

⁹ *Citadelle*, *op. cit.*, p. 513

¹⁰ Cf. Platon, *Timée*, 22 b; sur l'étonnement, outre le *Théétète*, 155 d, voir Aristote, *Métaphysique*, A, 2, 982 b 12 sq.; Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la philosophie?*, trad. K. Axelos et J. Beaufret, Paris, Gallimard, 1957, p. 42 sq..

¹¹ Cf. *Terre des hommes*, in *Œuvres*, *op. cit.*, p. 158 : «il n'est qu'un luxé véritable, celui des relations humaines»; Albert Einstein, *Comment je vois le monde*, trad. Maurice Solovine et Régis Hanrion, Paris, Flammarion, «Champs», 1979, p. 10..

L'émerveillement authentique rend attentif, il nous attire, nous entraîne, nous fascine, offre un enracinement nouveau, plus profond, et s'oppose ainsi radicalement à la distraction frénétique et superficielle qui trahit bien plutôt un désir de se soustraire, de se dérober. Le *voir* de la curiosité en ce dernier sens est à l'opposé de celui de la contemplation du beau. A l'opposé aussi bien de la *theoria* (du grec *theôrein*, regarder, spéculer, considérer) au sens de la quête intellectuelle de vérité et de la réflexion proprement dite. L'aptitude à s'étonner, à admirer, fonde en somme la *theôria* et la contemplation, sans doute les plus hautes possibilités offertes à l'être humain.

L'enfant en chacun de nous a de bonnes chances d'être ce philosophe, cet artiste, ce savant, trop vite étouffé souvent, refoulé par les adultes autour de lui, repoussé par une éducation qui n'a pas voulu honorer ses premières questions, vitales entre toutes la plupart du temps. Sous l'emprise d'une rectitude politique ou l'autre, d'un attachement étroit à l'immédiat comme à une valeur ultime ou d'un affairément perpétuel, chacune et chacun risque de s'emmurer dans une quotidienneté où tout va de soi. Et pourtant, l'existence elle-même va-t-elle de soi? Le fait de voir ou d'entendre, d'imaginer et de penser, d'aimer, vont-ils de soi? À bien y penser un seul instant, rien ne va de soi ni ne peut aller de soi pour qui s'arrête à réfléchir. Le monde où nous sommes est extraordinaire – extraordinairement beau à vrai dire – et l'humain encore plus, ainsi que ne cessent de nous le rappeler les grands artistes, qui tentent sans cesse de le créer à neuf comme pour mieux nous le rappeler et nous le faire pressentir à la fois. Or «le beau *est* ce qui rend heureux», comme le remarquait Wittgenstein en ses *Carnets*.¹²

«Et ma méditation me paraissait plus importante que la nourriture ou la conquête. Car je m'étais nourri pour vivre, j'avais vécu pour conquérir, et j'avais conquis pour revenir et méditer et me sentir le cœur plus vaste dans le repos de mon silence. Voilà, disais-je, la vérité de l'homme. Il n'existe que par son âme. À la tête de ma cité j'installerai des poètes et des prêtres. Et ils feront s'épanouir le cœur des hommes»¹³.

Il y a un autre aspect de la quête de sens qu'on ne saurait trop marquer et qui a un rapport direct au temps. Celles et ceux qui s'étonnent véritablement partent pour un long voyage, puisqu'ils persistent à chercher. La littérature depuis l'Odyssée d'Homère est remplie de figures humaines symboliques en quête de ce qu'elles ne possèdent *pas encore*. De plus, l'émerveillement est source de joie, la joie de celles ou de ceux qui s'étonnent étant le *commencement* de quelque chose, l'éveil d'une âme alerte devant l'inconnu. «Manquer la joie, c'est tout manquer» répétait William James citant R. L. Stevenson. L'étonnement, en un mot, révèle une espérance. Sa structure même est celle de l'espérance, caractéristique du philosophe, mais aussi de l'existence humaine elle-même. Nous humains sommes essentiellement *viatores* : voyageurs, pèlerins, «en route», il ne nous semble jamais être encore là, parvenus au terme. «Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre», disait Pascal. Seuls peuvent éprouver l'émerveillement ceux qui pressentent qu'ils ne savent *pas encore*. Nous voyageons ainsi sur une route sans fin. Le paradoxe est à la fois le caractère profondément humain de cette quête et qu'elle puisse rendre la vie digne à ce point d'être vécue.¹⁴

¹² «Und das Schöne ist eben das, was glücklich macht» (Ludwig Wittgenstein, *Notebooks 1914-1916*, edited by G. H. von Wright and G. E. M. Anscombe, with an English translation by G. E. M. Anscombe, Oxford, Blackwell, 1961, 1979, p. 86).

¹³ *Citadelle*, *op. cit.*, p. 582.

¹⁴ William James, «On a Certain Blindness in Human Beings», in *Talks to Teachers on Psychology and to Students on Some of Life's Ideals*, New York, Dover Publications, 1962, p. 118; Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, 172 ; éd. Lafuma, 47.

«Ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est qu'il cache un puits quelque part»¹⁵.

«(...) L'amour, essentiellement, est soif d'amour, la culture, soif de culture, et le plaisir du cérémonial vers la perle noire, soif de perle noire du fond des mers»¹⁶.

Saint-Ex n'est pas moins fasciné par ce qu'il appelle «le goût d'éternité» en l'homme. Ainsi dans *Terre des hommes* : «Dans quel mince décor se joue ce vaste jeu des haines, des amitiés, des joies humaines! D'où les hommes tirent-ils ce goût d'éternité, hasardés comme ils sont sur une lave encore tiède, et déjà menacés par les sables futurs, menacés par les neiges? Leurs civilisations ne sont que fragiles dorures : un volcan les efface, une mer nouvelle, un vent de sable»¹⁷. Puis dans *Citadelle* : «Et me vint la grande vérité de la permanence. Car tu n'as rien à espérer si rien ne dure plus que toi»¹⁸.

Un des thèmes de fond de *Citadelle* semble bien être celui de Dieu. Il revient en tout cas sans cesse. Le rend bien le passage suivant : «Et je connus l'ennui qui est d'abord d'être privé de Dieu (...) C'est alors que je compris que celui-là qui reconnaît le sourire de la statue ou la beauté du paysage ou le silence du temple, c'est Dieu qu'il trouve. Puisqu'il dépasse l'objet pour atteindre la clef, et les mots pour entendre le cantique, et la nuit et les étoiles pour éprouver l'éternité. Car Dieu d'abord est sens de ton langage et ton langage s'il prend sens te montre Dieu»¹⁹. Ou encore celui-ci : «Ta pyramide n'a point de sens si elle ne s'achève en Dieu»²⁰.

3/ Mozart assassiné

Vous vous souvenez sûrement des toutes dernières pages de *Terre des hommes*. Si Mozart avait grandi dans un milieu de musique pourrie, même Mozart aurait été assassiné, si prodigieux qu'ait été son talent naturel. Un minimum de culture musicale est nécessaire même pour qui a une nature aussi douée que celle de Mozart. Or cette observation se transpose dans tous les ordres, voire pour la vie humaine tout entière. Quand dans les jardins naît par mutation une rose nouvelle, les jardiniers s'émeuvent, écrit Saint-Exupéry. «On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie, dans la puanteur des cafés-concerts. Mozart est condamné. (...) Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier. (...) C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.»²¹

En un mot, l'épanouissement de chacune et de chacun dépend profondément de la culture ambiante, qui peut assassiner, le mot n'est pas trop fort, puisqu'il s'agira de ce qui fait sens, donne le goût de vivre une vie humaine, du désir de dépassement, de la soif d'apprendre, de comprendre, de contempler. Il n'y aura pas d'efforts plus tard «sans au fond, au fond de soi, le

¹⁵ *Le Petit Prince*, in *Œuvres*, op. cit., p. 479.

¹⁶ *Citadelle*, p. 983.

¹⁷ *Terre des hommes*, op. cit., p. 173-174.

¹⁸ *Citadelle*, op. cit., p. 700

¹⁹ *Ibid.*, 701

²⁰ *Ibid.*, 711.

²¹ *Terre des hommes*, op. cit., p. 260-261.

merveilleux et le miraculeux placé par l'enfance» (Paul Valéry). Si le balourd («the dullard», dit Whitehead) qui tue l'émerveillement mérite d'être maudit comme le plus honteux des assassins, c'est que sa victime est ce que nous avons chacune et chacun de meilleur, de plus déterminant en nous: le souffle même de vie qui donne sens ou à tout le moins permet d'en chercher un, et qui est l'esprit.²²

De là sans doute cette phrase célèbre qui clôt *Terre des hommes*, juste après «Mozart assassiné» : «Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme».

«C'est pourquoi [écrit Saint-Ex dans *Citadelle*] j'ai fait venir les éducateurs et leur ai dit : Vous n'êtes point chargés de tuer l'homme dans les petits d'hommes, ni de les transformer en fourmis pour la vie de la fourmière. Car peu m'importe à moi que l'homme soit plus ou moins comblé. Ce qui m'importe c'est qu'il soit plus ou moins homme (...) Vous ne les complerez point de formules qui sont vides (...) Vous ne les emplirez point d'abord de connaissances mortes (...) Vous tiendrez donc compte d'abord de l'amour»²³.

L'amour s'apprend, par l'amour reçu d'abord, qui le premier donne le goût de vivre en donnant sens à l'existence. «C'est là le fond de la joie d'amour, lorsqu'elle existe: nous sentir justifiés d'exister», écrivait Sartre, cet autre contemporain, dans une des pages les plus réussies de *L'être et le néant* (1943)²⁴. L'amour déclare : «il est bon que tu existes»; la haine cherche au contraire l'exclusion, l'élimination, elle est aveugle et homicide. Le désir de reconnaissance (*Anerkennung*), si profond en chaque être humain, trouve sa forme la plus parfaite dans le désir d'être aimé et d'aimer en retour. C'est un thème constant chez Saint-Ex, qui réapparaît sous des angles de vue différents.

4/Le séjour de l'homme

Voici une autre belle page de *Citadelle*. «Car j'ai découvert une grande vérité. A savoir que les hommes habitent, et que le sens des choses change pour eux, selon le sens de la maison (...) Et les rites sont dans le temps ce que la demeure est dans l'espace. Car il est bon que le temps qui s'écoule ne nous paraisse point nous user et nous perdre, comme la poignée de sable, mais nous accomplir. Il est bon que le temps soit une construction. Ainsi je marche de fête en fête, et d'anniversaire en anniversaire, de vendange en vendange, comme je marchais, enfant, de la salle du conseil à la salle du repos, dans l'épaisseur du palais de mon père, où tous les pas avaient un sens»²⁵.

²² Paul Valéry, *Cahiers II*, édition par Judith Robinson, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974, p. 1555. Entre huit et treize ans la vie des enfants est empreinte d'émerveillement, observe Whitehead, qui ajoute à juste titre: «and cursed be the dullard who destroys wonder» (A. N. Whitehead, *The Aims of Education*, New York, Macmillan, 1929; Mentor Books, p. 42). Dans le passé, certaines méthodes «assassinaient l'intérêt» (p. 45).

²³ *Citadelle*, *op. cit.*, p. 589.

²⁴ Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 439.

²⁵ *Citadelle*, *op. cit.*, p. 517-518.

On voit ici encore la fécondité de la pensée de Saint-Ex, qui rejoint (peut-être à son insu) les pensées de philosophes et d'écrivains parmi les plus grands chez les Anciens et les Modernes. Les thèmes à retenir ici sont multiples : l'habitat, la construction du temps, les rites, les fêtes et les arts.

a) D'abord, *l'habitat*, et les métaphores correspondantes de la citadelle, de la pyramide, de la cathédrale. Dire avec Saint-Ex «que les hommes habitent» ou avec Hölderlin, *Dichterisch wohnt der Mensch*, «c'est poétiquement que l'homme habite», revient à décrire une réalité éminemment concrète et fondamentale dont témoigne la sagesse inscrite dans la langue ordinaire. Le fait que nos «habitudes» et nos «habitus» forgent notre «habitat» essentiel, notre caractère même, est bien rendu dans la double étymologie du mot «éthique» (à la fois *ethos*, «habitude, mœurs» et *êthos*, «antre», «demeure», «caractère», comme le marquent bien déjà Platon et Aristote), tout comme dans le fragment célèbre d'Héraclite, *êthos anthrôpoi daimôn* (traduction littérale courante : «son caractère est le destin de l'homme»), qui a inspiré le commentaire bien connu de Heidegger sur l'éthique: «cette discipline pense le séjour de l'homme». Cette association au niveau des mots déjà est étonnamment constante et ne se limite pas au grec ou au latin; ainsi en allemand, où les connotations entre *Gewohnheit*, *Wohnung*, *wohnen*, sont aussi évidentes que celles que préservent en français «habitation», «habitat», «habiter», «habitudes», «habitus» et les mots anglais correspondants; *Sittlichkeit* («moralité»), évoque *Sitten* (mœurs), et *Sitte* – relève Hegel -- renvoie à *Sitz*, «siège», «résidence».

Si de grands philosophes ont insisté de la sorte sur ces faits linguistiques récurrents, qui ne seraient autrement que pédanteries, c'est que ces derniers indiquent de manière persistante un aspect fondamental de l'existence humaine: le premier lieu que nous habitons, qu'il nous est impossible de jamais quitter, c'est nous-mêmes. Dire que l'être humain habite «poétiquement», c'est rappeler que la ville de l'enfance n'est pas tant ce lieu concret où nous avons habité que cette seule ville où, toujours, nous habitons, qui est dans notre imagination et dans notre cœur, peuplée de tous ceux et celles que nous aimons, de ceux et celles aussi qui ont veillé sur nous et qui nous ont quittés, dont le visage s'est effacé mais la présence demeure, et les paroles et le sourire. La ville qui compte pour nous, c'est celle que nous portons en nous, c'est le lieu où l'on a découvert la beauté, l'universel, la fragilité et la puissance de la vie, la fuite du temps, ses promesses, la tristesse, le désenchantement, l'insensé, la joie, l'amour, la vie du sens se construisant dans une approximation permanente.

b) *Construction* du sens, venons-nous de dire. Qu'est-ce que cela signifie ? Non la moindre des constructions est celle de la liberté. *Terre des hommes* est éloquent à ce sujet. «En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires, avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille de vivre». La description par Saint-Ex des murs de la «prison terne» dans laquelle certains se sont enfermés fait

songer au portrait terrible du dernier homme tracé par Nietzsche dans le prélude de son Zarathoustra. Saint-Ex écrit : «Vieux bureaucrate, mon camarade ici présent, nul jamais ne t'a fait évader et tu n'en es point responsable. Tu as construit ta paix à force d'aveugler de ciment, comme le font les termites, toutes les échappées vers la lumière. Tu t'es roulé en boule dans ta sécurité bourgeoise, tes routines, les rites étouffants de ta vie provinciale, tu as élevé cet humble rempart contre les vents et les marées et les étoiles. Tu n'es point l'habitant d'une planète errante, tu ne te poses point de questions sans réponse : tu es un petit bourgeois de Toulouse. Nul ne t'a saisi par les épaules quand il était temps encore. Maintenant, la glaise dont tu es formé a séché, et s'est durcie, et nul en toi ne saurait désormais réveiller le musicien endormi ou le poète, ou l'astronome qui peut-être t'habitait d'abord»²⁶.

Cet enfermement est d'ordre affectif pour commencer. «Et c'est pourquoi les murs de la prison ne peuvent enfermer celui qui aime, car il est d'un empire qui n'est point des choses mais du sens des choses et se rit des murs»²⁷. Or, comme l'a montré Michel Henry, l'affectivité, c'est-à-dire la capacité en chacun d'être affecté, est dans son essence auto-affection, capacité en même temps de "se recevoir, de s'éprouver soi-même, d'être affecté par soi"²⁸. Quand je suis triste, je subis ma tristesse, quand je suis joyeux, amoureux, je m'éprouve dans cette joie et en cet amour. À propos de la découverte d'une paix intérieure, Saint-Ex écrit : «Il semble à ces heures-là que l'on se découvre soi-même et que l'on devienne son propre ami. Plus rien ne saurait prévaloir contre un sentiment de plénitude qui satisfait en nous je ne sais quel besoin essentiel que nous ne nous connaissions pas».²⁹ Or justement, cette capacité évolue, bien ou mal, est soumise, elle aussi, à un apprentissage. Certes il y a une disposition innée au départ, plus ou moins grande même, comme pour toutes choses, en nous. Mais cette disposition peut être assassinée, de même que Mozart peut être assassiné, que même un talent musical aussi immense que le sien peut être tué dans l'œuf, comme nous venons de le rappeler. Car cette disposition, la "sensibilité" même qui nous définit et dont le rôle dans la vie de chacune et chacun est si primordial, au point de la colorer tout entière et de lui donner toute sa saveur, sa vivacité première, cette dimension la plus fondamentale de notre être qui nous engage intégralement, est, nous venons de le rappeler aussi, parfaitement indéterminée au départ. Un des drames de notre temps pourrait bien être que c'est ce Mozart-là qu'on assassine d'abord.

Il arrive d'ailleurs de plus en plus souvent de nos jours qu'il s'assassine lui-même au sens strict du terme, comme le montre la montée inexorable, dans nos sociétés, du phénomène d'autodestruction, spécialement chez les jeunes: la drogue, la violence, la criminalité, l'abandon

²⁶ *Terre des hommes*, in *Œuvres*, op. cit., p. 158 et 148.

²⁷ *Citadelle*, op. cit., p. 717.

²⁸ Cf. Michel Henry, *L'essence de la manifestation*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Épiméthée", 1963, 1990, p. 580 et *passim*.

²⁹ *Terre des hommes*, op. cit., p. 244.

scolaire ou tout simplement le suicide. «J'ai connu un suicidé jeune», déclare Saint-Ex : «je me souviens d'avoir ressenti en face de cette triste parade une impression non de noblesse mais de misère»³⁰. Pressentait-il la montée à venir de ces suicides de jeunes ?

Ce serait une illusion de croire que nos identités personnelles ne se forgeraient qu'en une sorte de monologue solitaire, alors que l'interaction avec d'autres, à coup de dialogues externes et internes, souvent de luttes, est cruciale. La conversation avec tels de nos amis (ou ennemis), avec nos parents certainement, se poursuit en nous jusqu'à la fin de nos vies. Découvrir à quel point la constitution de notre moi intime aura été affectée par de telles relations d'échange précises, spéciales, avec autrui, aide à mieux saisir la portée de l'enracinement dans une culture. L'une des questions majeures posées par l'ethnologie concerne ce que l'on a appelé justement «l'altérité essentielle ou intime», dont les représentations, dans les systèmes qu'étudie l'ethnologie, «en situent la nécessité au cœur même de l'individualité, interdisant du même coup de dissocier la question de l'identité collective de celle de l'identité individuelle»³¹.

Nous existons dans la réciprocité, en particulier dans le langage, figure par excellence de la culture. Mes échanges avec l'autre supposent à la fois altérité et parité, notre égalité et notre liberté dans la parole, traits caractéristiques de la justice. La réflexion contemporaine sur l'autre et sur son visage a mis en relief la dimension d'emblée éthique des rapports proprement humains; à l'instar de la beauté, la «pauvreté essentielle», la vulnérabilité de l'humain en tant que tel, oblige. L'autre qui est là résiste de toute son altérité à sa réduction au même; il n'est pas une illustration de la catégorie d'autrui, il est quelqu'un qui ne s'invente pas, qui est proprement inimaginable.

La toute première condition de la vision et de l'écoute des personnes et des choses *est* l'affectivité. L'importance extraordinaire, le rôle si déterminant et profond des émotions, des passions, de la dimension affective de l'expérience humaine, nous échappent trop souvent, à nos plus grands dépens. Combien pauvres seraient nos vies sans la variété infinie des tonalités affectives, les nuances multiples que nous vaut à chaque instant notre affectivité. Les états affectifs recèlent des intentions dans leur dynamisme intérieur. L'affectivité concentre notre attention sur les valeurs que l'autre fait naître en nous. «Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux».³² «Ce qui est en moi, il n'est point de mot pour le dire [lit-on dans *Citadelle*]. Je ne puis que le signifier dans la mesure où tu l'entends déjà par d'autres chemins que la parole. Par le miracle de l'amour ou, parce que, né du même dieu, tu me ressembles»³³.

³⁰ *Terre des hommes*, op. cit., p. 167.

³¹ Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 29-30.

³² *Le Petit Prince*, in *Œuvres*, op. cit., p. 474.

³³ *Citadelle*, op. cit., p. 613.

Il y a une découverte émotive de la valeur de telle personne, par exemple, une présence de l'autre dans l'émotion. Mais une présence aussi à soi-même en même temps. La nostalgie en l'absence de l'être aimé, la joie en sa présence, le démontrent.

Et ce n'est pas important, ça ! dirait le petit prince :

«Si quelqu'un aime une fleur qui n'existe qu'à un exemplaire dans les millions et les millions d'étoiles, ça suffit pour qu'il soit heureux quand il les regarde. Il se dit : «Ma fleur est là quelque part...». Mais si le mouton mange la fleur, c'est pour lui comme si, brusquement, toutes les étoiles s'éteignaient ! Et ce n'est pas important ça !»³⁴

5/ Les fêtes et les arts

Par l'affectivité nous sommes faits dépendants des autres, du monde, exposés, passifs. Cette passivité est à la fois ouverture et dépassement. Le sentiment ne se manifeste pas, en somme, sous la forme d'une représentation, d'une idée, mais plutôt comme une épreuve concrète. Il est toujours et nécessairement tel sentiment particulier -- la joie, telle joie, la tristesse, telle tristesse, la peur, telle peur --, avec par suite une tonalité qui n'est que de lui et qui ne peut se saisir que dans le moment même où on l'éprouve. La tristesse n'est pas, si on veut, le monde, mais une modalité de ma présence à moi-même, où le monde apparaît comme triste d'abord et essentiellement parce que *je suis* triste. Tant et si bien que je me reçois ainsi à tout instant dans ma contingence même. La vie n'est pas présente *devant* nous. Le soi est affectivité, il est possibilité d'être affecté par lui-même. Il s'éprouve dans le sentiment, dans une disposition à subir, à recevoir le monde même. Jamais achevé, le moi est «une suite mélodique d'états affectifs», nullement une sommation d'instant discontinus, mais bien plutôt «un enchaînement fondu, continu» (Jean Ladrière).

Dans toutes les modalités affectives se découvrent deux tonalités fondamentales: l'angoisse face à la contingence de nos vies, l'imminence en elles de la mort; mais aussi l'exaltation, la joie, devant la promesse qui traverse nos vies: joie de l'esprit (beauté), joie du cœur. Les arts ne cessent de le rappeler ou de le célébrer. De même, le visage se révèle à la manière d'une mélodie, où chaque moment exprime un tout, qui n'est aucunement une addition de parties mais une manifestation progressive de soi. La perception d'une personne est celle d'une présence où se livre la vie même, porteuse de possibilités infinies. Le visage, la mélodie et la vie sont, en d'autres termes, des touts dynamiques. Chaque personne a une «essence», une figure unique, incomparable -- non pas «intelligible», mais «affective». Dans cet ordre d'expérience, *«tout comprendre est affectif»* (Michel Henry).

³⁴ *Le Petit Prince, op. cit.*, p. 432.

Les émotions ne sont pas statiques, elles sont des mouvements, des «motions». Le meilleur «traité» des passions est à cet égard la musique. Tristesse, douleurs, angoisses, soucis; sérénité, joie, allégresse, adoration, prière, amour; tous ces mouvements de l'âme renaissent en nous grâce à elle, avec d'infinies nuances; ces dimensions essentielles de notre être intime nous sont en quelque sorte manifestées en leur vie même. Chaque modalité affective s'y exprime d'une manière originale, elle éclaire le rapport obscur de la subjectivité à elle-même en y découvrant les configurations variées de sa présence à elle-même, la gamme et le registre de l'affectivité. Épanchement libre de la passion et de l'imagination qui élève l'âme, en lui permettant de se distancer d'elle-même pour mieux saisir son être le plus profond, en son dynamisme même, la musique est essentielle à la connaissance de soi. Narcisse n'a que faire de la musique.

Le mot *mousikê* évoque le festival des Muses dans la mythologie grecque, signifiant l'inspiration de tous les arts, tous conviés à la célébration, spécialement le chant poétique. Par tous les arts, mais d'abord par la musique, l'être humain chante l'acceptation amoureuse de la splendeur du monde, de la grâce du don de beauté. La fête, la jubilation, la supplication, l'indicible, l'amour, trouvent en elle une expression qu'ils ne sauraient trouver ailleurs – *cantare amantis est* (saint Augustin). Notre vie concrète en ce monde – la vie humaine, l'histoire individuelle, l'histoire de l'humanité -- est perpétuel devenir en son essence même, croissance et dépérissement à la fois, constamment menacée autant sur le plan spirituel que sur le plan physique. De là ces images si fréquentes (déjà évoquées), en littérature, du voyage, du naufrage, du cheminement (Ulysse, Don Quichotte, tant d'autres) vers un but souvent obscur au départ mais pouvant donner sens à la démarche, la voie choisie, la «méthode» (*hodos*, «chemin», «voie», est dans *methodos*). Tension et recherche de sens que reflète également à merveille la musique. Dans les termes de Saint-Ex, elle est «construction concrète». Le «don essentiel» est «le don de la route à suivre pour accéder à la fête». «Pour juger ta civilisation je veux que tu me dises quelles sont tes fêtes – et de quel goût pour le cœur (...)» «Ainsi de la danse même, ou du chant ou de l'exercice de la prière qui crée la ferveur, laquelle alimente ensuite la prière, ou de l'amour. Car si je change d'état, si je ne suis plus mouvement et action vers, alors me voilà mort». «Et je sais bien qu'il n'est de remède que dans le cantique et non dans les explications»³⁵.

Ces images et d'autres semblables s'appliquent en outre aux vies diverses (intelligence, imagination, mémoire, affectivité, par exemple) que nous menons parallèlement en notre for intérieur, de manière largement inconsciente, où le discernement se fait souvent insensiblement, mais dont la croissance, l'auto-développement, trouvent une expression unique dans les arts. Tous les arts sont médiateurs de sens, chacun toutefois de manière irremplaçable.

³⁵ Respectivement, *Citadelle*, *op. cit.*, p. 982-983; p. 624; p. 635.

En un mot, cette dialogique grâce à laquelle l'identité de chacune et chacun de nous s'élabore et se transforme tout au long de l'existence, passe par le langage des arts, des gestes, de l'amour, le partage des joies et des peines. C'est bien ce que veut dire au moins en partie «les hommes habitent» et «habiter poétiquement». Nous nous construisons dans la relation, dans la communication, le *logos* et la culture en ce sens. La nostalgie de ne pouvoir communiquer à fond et authentiquement semble démontrer que nous sommes faits pour communiquer et aimer, ce qui implique de notre part la reconnaissance de l'autre, du différent, de l'irréductible. Mais aussi qu'on ait quelque chose à dire à quelqu'un, quelque chose qui naisse par conséquent de l'intérieur, ce qui suppose à son tour qu'on connaisse sa propre identité, qu'on se comprenne un peu et s'accueille soi-même. Beaucoup de formes de parole ne sont pas une vraie communication parce qu'elles émanent d'un vide – ainsi cette foison croissante d'informations immédiates et donc médiocres que l'on jette aussitôt, certes, mais qui noient et étouffent les mémoires. La communication implique d'une certaine façon la personne qui communique, le risque de la confiance à autrui, à ce qui échappe. Il n'existe pas une façon de communiquer purement abstraite. L'enfer de la non-communication, de la solitude ainsi entendue, doit faire entrevoir que la communication humaine a une valeur, une signification, un poids bien au-delà de tout ce que l'on imagine, qu'elle est à la fois formidable et fragile, beaucoup plus délicate, riche, constructive (ou destructrice), qu'il n'apparaît à la surface. La véritable communication n'est possible qu'en des communautés humaines concrètes, comme la famille et la nation.

6/ La communauté humaine

On le voit, l'expérience élémentaire du développement humain démontre en quoi et à quelles conditions la nation est la grande éducatrice des humains par la culture, et comme on est loin, en pareille perspective, des nationalismes abstraits. La nation existe par la culture et pour la culture. On voit en outre pourquoi la conservation de l'identité et de la souveraineté d'une nation passe par sa culture, dont la puissance est dès lors plus grande que toutes les autres forces, comme en font foi les cultures de tant de peuples antiques qui n'ont pas cédé devant leurs envahisseurs. On le voit mieux dans les petites nations que dans les grands États-Nations abstraits et anonymes, où la ruse d'Ulysse dans l'Odyssée, «mon nom est personne», devient trop facilement l'ordinaire.

Ainsi, «les idées qui ont trait à la “vie bonne” ne sont nullement des représentations que l'on évoque comme un devoir abstrait: elles imprègnent l'identité des groupes et des individus au point qu'elles font partie intégrante de la culture ou de la personnalité de chacun» (Habermas). Ce ne sont pas les régimes politiques ni les modes de production qui, les premiers, déterminent l'évolution des sociétés, mais bien la culture. Il n'est, pour s'en convaincre, que de constater à

quel point aujourd'hui les nouveaux pouvoirs de la communication restructurent tant l'action politique que la vie sociale, le monde de l'économie que celui de la science même.

Le dénominateur commun de la vie de chacun des peuples du monde est ainsi leur culture, l'expression fondamentale et unificatrice de leur existence. Dire «culture», c'est alors exprimer l'identité nationale qui constitue l'âme des peuples et survit aux épreuves de tout genre. En fonction de sa culture, chaque peuple se distingue de l'autre, qu'il peut compléter par son propre apport spécifique. Maints pays pauvres en biens matériels, mais riches en culture, peuvent puissamment aider les autres à cet égard. Expression par excellence de l'esprit des peuples, la culture ne saurait être séparée de tous les autres problèmes de l'existence humaine – la paix, la liberté, la faim, l'emploi, par exemple. Leur solution dépend en effet d'elle, puisque c'est elle qui permet de les comprendre, de les situer dans la vie, d'y trouver remèdes ou de les prévenir. C'est encore elle, entendue dans le même sens large, qui garantit la croissance des peuples et préserve leur intégrité.

«Et je devinais déjà qu'un spectacle n'a point de sens, sinon à travers une culture, une civilisation, un métier»³⁶.

L'idée d'ordre est forte chez Saint-Ex, mais il faut l'entendre dans le sens suivant : «Car moi je dis que l'arbre est ordre. Mais ordre ici c'est l'unité qui domine le disparate. Car cette branche-ci porte son nid d'oiseaux et cette autre ne le porte point. Car celle-ci porte son fruit et cette autre ne le porte point. Car celle-ci monte vers le ciel et cette autre penche vers le sol. Mais ils sont soumis, mes généraux, à l'image des revues militaires et ils disent que sont en ordre les objets seuls qui ne diffèrent plus les uns des autres. Ainsi, si je les laissais faire, ils perfectionneraient les livres saints qui montrent un ordre lequel est sagesse de Dieu, en mettant en ordre les caractères dont le premier enfant venu verrait bien qu'ils sont tous mêlés. Ainsi, les A ensemble, les B ensemble, les C ensemble,... et ainsi disposeraient-ils d'un livre bien en ordre. Un livre pour généraux. Et comment supporteraient-ils ce qui ne peut se formuler ou n'a pas abouti encore ?»³⁷

Combien juste est cette métaphore de l'arbre, fréquente chez Saint-Ex, pour signifier le concret par excellence. Le mot «concret» vient du verbe latin *concrecere*, qui veut dire «croître ensemble». On parvient à l'abstrait en isolant un aspect du concret. *In rerum natura*, l'arbre ne peut exister sans air, terre, rayons solaires, sève et le reste; son devenir n'a de cesse qu'à sa mort; il s'autoconstitue, pour ainsi dire, ses parties produisant les autres et réciproquement, comme l'a admirablement fait ressortir Kant, en opposant l'arbre à la montre: «*Un produit organisé de la nature*, écrit-il, *est un produit dans lequel tout est fin et réciproquement aussi moyen*»; un arbre, par exemple, ne produit pas seulement un autre arbre, mais il «se produit aussi lui-même comme *individu*»; dans un «produit de la nature, chaque partie, de même qu'elle n'existe que *par* toutes les autres, est également pensée comme existant *pour* les autres et *pour* le tout»; c'est pourquoi

³⁶ *Terre des hommes*, op. cit., p. 143.

³⁷ *Citadelle*, op. cit., p. 585-586.

«on la conçoit comme *produisant* les autres parties (chacune produisant donc les autres et réciproquement), ne ressemblant à aucun instrument de l'art»; dans le cas, en effet, d'un artefact comme une montre, en revanche, «une partie est certes là pour l'autre, mais elle n'est pas là par cette autre partie»³⁸.

Le tout concret est ainsi irréductible à ses parties: la branche coupée de l'arbre n'est pas plus une branche qu'une main séparée d'un corps humain vivant n'est une main; le tout est dans la partie: chaque fois celle-ci présuppose la totalité; de sorte que si l'on tente de considérer la partie en omettant le tout, on considère aussitôt tout autre chose. Toute abstraction, toute réduction, confine à l'irréel dès qu'on la prend pour du concret, lequel est au contraire le tout vivant en sa croissance même. «Le cèdre, écrit Saint-Ex dans *Citadelle*, se fonde dans chaque instant. Dans chaque instant je fondais ma demeure afin qu'elle durât»³⁹.

«Dans ma civilisation, écrit-il dans *Pilote de guerre* (1942), celui qui diffère de moi, loin de me léser, m'enrichit». Et ceci encore : «La démagogie s'introduit quand, faute de commune mesure, le principe d'égalité s'abâtardi en principe d'identité». Et encore : «S'il n'est point de nœud qui les unisse, les hommes sont juxtaposés et non liés». La communauté humaine n'est pas, dit-il, «somme de nos intérêts», mais bien plutôt «somme de nos dons». Bref, «ma civilisation a seule pouvoir de nouer dans son unité, sans les amputer, les diversités particulières»⁴⁰.

De tels propos doivent trouver aujourd'hui une résonance particulièrement forte. Ils me semblent anticiper ceux du grand écrivain libanais Amin Maalouf aujourd'hui, souhaitant que «personne ne se sente exclu de la civilisation commune qui est en train de naître, que chacun puisse y retrouver sa langue identitaire, et certains symboles de sa culture propre». Mais aussi, «chacun devrait pouvoir inclure, dans ce qu'il estime être son identité, une composante nouvelle, appelée à prendre de plus en plus d'importance au cours du nouveau siècle, du nouveau millénaire : le sentiment d'appartenir aussi à l'aventure humaine»⁴¹.

Permettez-moi d'autres citations de Saint-Ex afin de mieux assurer la réflexion qui suivra :

«Le corps n'est point assemblage de membres. Mais de même que le voilier n'est point au hasard de leur assemblage un effet d'éléments divers, mais au contraire découle par diversités et contradictions apparentes, de la seule pente vers la mer laquelle est une, de même que le corps se diversifie en membres mais n'est point une somme, car on ne va point des matériaux à l'ensemble, mais comme te le dira tout créateur et tout jardinier et tout poète, de l'ensemble aux matériaux»⁴².

³⁸ Cf. Emmanuel Kant. *Critique de la faculté de juger*, II, § 64-66.

³⁹ *Citadelle*, p. 534.

⁴⁰ *Pilote de guerre*, in *Œuvres, op. cit.*, respectivement p. 371; 374; 382.

⁴¹ Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998; Le Livre de Poche, 2001, p. 187-188.

⁴² *Citadelle, op. cit.*, p.711.

«Demeure des hommes, qui te fonderait sur du raisonnement ? Qui serait capable, selon la logique, de te bâtir ? (...) Mais comme il n'est de raisonnements que de la brique, de la pierre et de la tuile, non de l'âme et du cœur qui les dominant, et les changent, de par leur pouvoir, en silence, comme l'âme et le cœur échappent aux règles de la logique et aux lois des nombres, alors moi j'apparais avec mon arbitraire. Moi l'architecte. Moi qui possède une âme et un cœur»⁴³.

«Et les rites imposés t'augmentent. Et l'enfant triste, s'il voit jouer les autres, ce qu'il réclame d'abord, c'est qu'on lui impose à lui aussi les règles du jeu qui seules le feront devenir. Mais triste est celui-là qui écoute sonner la cloche sans qu'elle exige rien de lui»⁴⁴.

«Car seule est importante et peut nourrir des poèmes véritables, la part de vie qui t'engage, qui engage ta faim et ta soif, le pain de tes enfants et la justice qui te sera ou non rendue. Sinon il n'est que jeu et caricature de la vie et caricature de la culture»⁴⁵.

Qu'est-ce à dire ?

Nous l'avons constaté à diverses reprises déjà, l'existence humaine est liée au temps d'une manière tout à fait particulière. En voici un autre aspect, peut-être le plus fondamental. Nous vivons le temps par une «distension de l'âme», selon la juste formule de saint Augustin. Car le présent de notre conscience contient à la fois les trois composantes du temps, le passé qui n'est plus, le présent toujours autre, et l'avenir qui n'est pas encore, par la triple médiation du souvenir, de l'attention et de l'attente. Certains philosophes ont détaché le préfixe «ek» dans «existence» pour mieux marquer à quel point nous sommes perpétuellement comme expulsés hors de nous-mêmes, projetés vers quelque état à venir, en attente incessante d'un être toujours en suspens. Mais à chaque instant également, la vie de la conscience cesse d'être ce qu'elle était, son vécu bascule dans ce passé qui n'est plus, sauf en sa mémoire. De contingent qu'il était aussi longtemps que futur, tel acte est devenu inéluctable : il ne peut plus ne pas être et en même temps n'est plus, sauf dans une mémoire, et dans ses conséquences et leurs suites.

Notre conscience ne cesse dès lors de se déterminer à neuf au fur et à mesure que de nouveaux présents la marquent de la même manière. Notre existence est, en un mot, constamment affectée par une scission qui sépare son être présent de son être à venir, et s'éprouvant ainsi à distance d'elle-même, se vit simultanément comme manque et dépassement de ce manque, tendue vers un accomplissement toujours en avant d'elle-même qu'elle ne peut viser d'atteindre que par l'action. Mais l'action est toujours particulière, cernée par des circonstances chaque fois inédites, souvent imprévisibles. La problématique éthique vient du désir profond d'une réalisation authentique de soi qu'on a en charge d'assumer par soi-même, dans son action ou, si on veut, du sens de la responsabilité de l'être qu'on se donne en agissant. Elle vient du poids de la liberté.

⁴³ *Citadelle*, p. 523.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 702-703.

⁴⁵ *Citadelle*, *op. cit.*, p. 674.

Nous nous découvrons ainsi comme des questions pour nous-mêmes, comme des réalités à être, non toutes faites, dont nous portons la responsabilité. «Être homme, écrit Saint-Ex, c'est précisément être responsable»⁴⁶. Il n'empêche que, dans les termes de Jean Ladrière, «la médiation la plus significative, la plus décisive, la plus chargée de potentialités et aussi de périls, c'est, pour chaque liberté, celle des autres libertés. Le domaine des relations humaines est, par excellence, quoique non de façon exclusive, le lieu de l'éthique»⁴⁷. Comment surmonter tout ce qui s'oppose à l'émergence des libertés? La médiation du droit est ce qui donne ici à l'éthique sa figure concrète au sein du politique.

Mais pour agir de manière efficace sur la vie sociale, le pouvoir doit se concrétiser dans des institutions, dans des décisions, être confié à certains, ce qui le fait retomber dans des pesanteurs d'objectivation et de chosification et l'oblige à introduire des opacités qui risquent fort de compromettre sa tâche. C'est là le paradoxe du pouvoir, la source des ambiguïtés du politique. Ce contenu conditionné, rempli de tensions, de contradictions, d'enjeux, de projets, est indépendant de l'horizon éthique d'où le politique tire son sens. Il ne satisfera à cet horizon qu'en portant les relations humaines à un niveau éthique où chacun est véritablement traité comme fin pour chacun des autres. Le plus haut défi du politique est ainsi bel et bien la reconnaissance effective de la dignité de chaque être humain, sans exception. Telle est la norme que chacune et chacun sont appelés à intérioriser.

On peut imaginer, à tort ou à raison, la vertu comme quelque chose d'individuel, qui n'a pas besoin des autres, mais il n'en va pas ainsi de la justice, car «la justice est politique », ainsi que le remarquait déjà Aristote⁴⁸. C'est dire que ce n'est que par le politique que la notion de bien et de mal peut trouver son accomplissement dans une vie partagée. Toutefois la justice doit être ouverte, accessible en permanence. Il n'existe pas de société qui puisse se décrire comme une sorte d'incarnation de la justice accomplie. Une société ne peut être juste qu'en sachant ne jamais se satisfaire du niveau de justice atteint, et en recherchant sans relâche plus de justice et une meilleure justice. C'est cette perspective dynamique, d'une politique sans cesse critique de la réalité présente, et tendue vers des idéaux où chacun puisse se reconnaître, qui me semble être celle de Saint-Ex et de loin la plus vraie. La justice demeure une tâche à l'horizon d'un futur qu'on ne voit pas, mais que les exigences du présent ne cessent de convoquer.

7/ L'héritage humain

Cette perspective dynamique vaut au reste tout autant pour les générations. Permettez-moi de conclure sur ce point, puisqu'il semble bien que les problèmes que j'évoquais au début ne

⁴⁶ *Terre des hommes, op. cit.*, p. 166.

⁴⁷ Jean Ladrière, *L'éthique dans l'univers de la rationalité*, Namur et Québec, Artel-Fides, «Catalyses», 1997, p. 203.

⁴⁸ Cf. Aristote, *Politique*, I, 1253 a 37-38 : *hê de dikaiosunê politikon*.

sauraient, à vrai dire, trouver d'autre solution que celle de l'éducation. Je donnerai presque entièrement la parole à Saint-Ex pour cette conclusion, comme il convient.

«Car le disparu, si l'on vénère sa mémoire, est plus présent et plus puissant que le vivant», lit-on dès les premières pages de *Citadelle*⁴⁹.

Saint-Exupéry remarque dans *Terre des hommes* que ce qui se transmet de génération en génération, «avec le lent progrès d'une croissance d'arbre», c'est la vie mais c'est aussi la conscience. «Quelle mystérieuse ascension! D'une lave en fusion, d'une pâte d'étoile, d'une cellule vivante germée par miracle nous sommes issus, et, peu à peu, nous nous sommes élevés jusqu'à écrire des cantates et à peser des voies lactées». La mère n'a point seulement transmis la vie, elle a enseigné un langage, et confié «ce petit lot de traditions, de concepts et de mythes qui constitue toute la différence qui sépare Newton ou Shakespeare de la brute des cavernes». Dans *Citadelle* la même préoccupation s'affirme à maintes reprises. Les mots, si grands qu'ils soient, ne suffisent pas. «Ainsi du domaine qui appelle l'amour (...) dont le trésor intérieur ne se transmet point par la parole mais par l'affiliation de l'amour. Et d'amour en amour ils se lèguent cet héritage. Mais si vous rompez le contact une seule fois de génération en génération alors meurt cet amour».

L'image qui s'impose est à nouveau celle de l'arbre. «(...) Car l'arbre, je l'ai dit, il ne faut point le diviser pour le connaître»⁵⁰. On a «oublié que l'humanité dans sa démarche est celle de l'arbre qui croît et se continue de l'un à travers l'autre comme la puissance de l'arbre dure à travers ses nœuds et ses torsades et la division de ses branches. (...) Mais si tu sépares les générations c'est comme si tu voulais recommencer l'homme lui-même dans le milieu de sa vie et, ayant effacé de lui tout ce qu'il savait, sentait, comprenait, désirait, craignait, remplacer cette somme de connaissances devenues chair par les maigres formules tirées d'un livre, ayant supprimé toute la sève qui montait à travers le tronc et ne transmettant plus rien aux hommes que ce qui est susceptible de se codifier».

Dans une autre page de *Citadelle* l'image de l'arbre est associée au temps et à l'enfant. «Qui voit croître l'enfant dans l'instant? Personne. Ce sont ceux qui viennent d'ailleurs qui disent : «Comme il a grandi!». Mais la mère ni le père ne l'ont vu grandir. Il est devenu, dans le temps. Et il était à chaque instant ce qu'il devait être». Pour comprendre un arbre, il faut du temps: peu à peu il se révèle. «Comme l'homme doit baigner dans l'air, comme la carpe doit baigner dans l'eau, l'arbre doit baigner dans la clarté. Car planté dans la terre par ses racines, planté dans les astres par ses branchages il est le chemin de l'échange entre les étoiles et nous».

⁴⁹ *Citadelle, op. cit.*, p. 514.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 580.

À vrai dire, ajoute Saint-Exupéry plus loin, «l'enfant n'est que celui qui te prend par la main pour t'enseigner.»⁵¹

Thomas De Koninck

⁵¹ Respectivement, *Terre des hommes*, *op. cit.*, p. 258; *Citadelle*, *op. cit.* p. 584; 544; 701.